

1

À la recherche de l'enfant perdu

La déploration de l'enfance perdue est l'une des plus populaires de la fin du ^{xx}e siècle. Elle trouve de nombreux échos dans l'ensemble de la société : au sein de la famille, à l'école, en politique et surtout, peut-être, dans les médias. Il est vrai que l'enfance a toujours été au cœur des peurs, des désirs et des fantasmes des adultes. Ces dernières années, cependant, elle s'est vue investie d'un sentiment d'angoisse et de panique grandissant. Les certitudes traditionnelles sur la définition et le statut de l'enfance n'ont cessé de s'affaiblir, et il semble que nous ne comprenions plus ce qu'elle est.

La place de l'enfant dans ces débats est toutefois très ambivalente. D'un côté, les enfants sont considérés comme étant de plus en plus menacés. Ainsi les affaires de violences faites à des enfants se sont-elles multipliées, que ce soit à l'école ou dans les familles. La presse évoque à l'envi les meurtres d'enfants et la scandaleuse négligence dans laquelle sont laissés certains enfants dans leur propre famille ; quant à l'hystérie publique à propos des risques d'agression pédophile, elle ne cesse de croître. Par ailleurs, les médias nous montrent des images tout autres de l'enfance dans les pays en développement : l'enfant des rues d'Amérique latine, l'enfant soldat d'Afrique, l'enfant victime du tourisme sexuel en Asie.

Mais les enfants sont également perçus, et de plus en plus, comme une menace pour la société – ils seraient violents, antisociaux, sexuellement précoces. La crise apparente de la discipline à l'école, et la montée de la délinquance, de l'usage de drogues et des grossesses précoces chez les adolescents, suscite une inquiétude croissante. Comme dans les

années 1970, le danger que représenterait une sous-classe de jeunes incontrôlables, relégués dans l'espace séparant l'école de la vie professionnelle, a pris une immense importance – les délinquants étant par ailleurs de plus en plus jeunes. Le jardin sacré de l'enfance subit de plus en plus d'intrusions, et les enfants eux-mêmes semblent de plus en plus réticents à y être confinés.

Le rôle des médias est ici très contradictoire. Les médias sont le principal vecteur des débats récurrents sur la transformation de l'enfance et contribuent incontestablement, de ce fait, au sentiment grandissant de peur et de panique. Mais les médias sont également accusés d'être à l'origine de ces problèmes, de susciter l'indiscipline et l'agressivité, d'alimenter une sexualité précoce et de détruire les liens sociaux salutaires qui pourraient remédier à ces maux. Journalistes, experts médiatiques et gardiens auto-désignés de la morale publique – sans oublier les universitaires et les politiques – sont sans cesse appelés à se prononcer sur les divers dangers que les médias représenteraient pour les enfants : impact de la violence dans les films, « dégradation » des émissions pour enfants, sexualité explicite des magazines pour adolescents, facilité d'accès de la pornographie sur Internet. Les médias sont aussi fréquemment accusés de « commercialiser » l'enfance, c'est-à-dire de faire des enfants des consommateurs avides, induits par les ruses trompeuses des publicitaires à désirer ce dont ils n'ont pas besoin.

Les médias semblent en même temps étrangement fascinés par l'idée d'enfance. Hollywood s'intéresse beaucoup à la figure de l'adulte-enfant (*Forest Gump*, *Dumb and Dumber*) et de l'enfant adulte (*Jack*, *Le Petit Homme*, *Big*). La publicité montre la même ambivalence, qu'il s'agisse du personnage moitié ange blanc, moitié démon noir de Benetton ou des top-modèles aux allures d'orphelins des spots de Calvin Klein – même si, paradoxalement, le documentaire controversé de Larry Clark sur le sexe et la drogue chez les jeunes adolescents new-yorkais a été financé par une filiale de Disney.

Il y a enfin Michael Jackson, c'est-à-dire, selon les mots de son biographe, « l'homme qui n'a jamais été un enfant et l'enfant qui n'a jamais grandi¹ ». De la croisade pour les enfants du film *Heal the World* à son obsession pour les personnages de Walt Disney et de Peter Pan, en passant par le scandale entourant les accusations de pédophilie, Michael Jackson cristallise l'incertitude et l'inconfort profonds qui accompagnent la notion d'enfant dans notre modernité.

1. Andersen (1995), p. 10.

Les politiques et les décideurs ont réagi de manière largement répressive et autoritaire à ce sentiment de crise. Certes, dans le sillage de la Convention des Nations unies sur les droits de l'enfant, les années récentes ont vu s'affirmer de façon nouvelle les droits des mineurs ; en pratique, cependant, ceux-ci sont souvent interprétés comme un renforcement de la protection des enfants par les adultes. Par ailleurs, les politiques sociales disciplinaires semblent susciter une ferveur croissante. Au Royaume-Uni ont été prises des mesures de couvre-feu et de nouvelles prisons pour enfants ont été construites. L'État a supprimé les aides pour les jeunes, et des « commandos » ont été créés pour restaurer la discipline dans les écoles. Ces politiques semblent destinées moins à défendre les enfants contre les adultes qu'à protéger les seconds des premiers.

S'agissant des médias, les autorités ont également réagi de façon répressive. Surfant sur la vague croissante de craintes quant à l'impact du sexe et de la violence dans les médias, un certain nombre de gouvernements ont pris des mesures de censure plus sévères. En Amérique du Nord, les nouveaux postes de télévision sont équipés d'une puce permettant de filtrer les contenus « violents ». Par ailleurs, des logiciels aux noms symptomatiques – « Net Nanny », « Cyber Sitter » – et restreignant l'accès des enfants à certains sites Internet suscitent de plus en plus d'intérêt. Malgré cette recherche d'une « solution technologique », les gouvernements nationaux semblent pourtant de moins en moins capables de réguler les entreprises qui contrôlent aujourd'hui la diffusion mondiale de produits médiatiques – pas plus ceux destinés aux enfants que les autres.

Il n'empêche que les interprétations de cette évolution de l'enfance – et du rôle des médias à cet égard – font l'objet d'une très forte polarisation. Il y a, d'un côté, ceux qui affirment que l'enfance telle que nous la connaissons est en voie de disparition ou d'extinction, et que les médias, en particulier la télévision, en sont les premiers responsables. De ce point de vue, ce sont les médias qui auraient brouillé les frontières entre l'enfance et l'âge adulte, et affaibli l'autorité des adultes. D'autres estiment, au contraire, que l'utilisation qui est faite des médias connaît un écart générationnel croissant, et que la pratique qu'ont les jeunes des nouveaux médias (en particulier des ordinateurs) éloigne leur culture de celle de leurs parents. Loin de brouiller les frontières, les médias sont ici considérés comme ayant beaucoup à perdre, les compétences des enfants dans ces nouvelles technologies permettant à ceux-ci d'avoir accès à de nouvelles formes de culture et de communication qui échappent largement au contrôle parental.

Dans une certaine mesure, ces arguments relèvent d'une inquiétude plus générale par rapport aux évolutions sociales qui ont accompagné le nouveau millénaire. La métaphore de la « mort » est en effet partout présente, à commencer par les librairies, où abondent les livres sur la mort du sujet, de la société, de l'idéologie, de l'histoire. Tous ces débats semblent ne nous laisser d'autre choix qu'un grandiose désespoir ou un optimisme béat.

Nous allons commencer par examiner ces arguments pour en comprendre la rhétorique totalisante. Ainsi que nous le verrons, les deux positions se fondent sur une idée essentialiste de l'enfance, des médias et des relations entre eux. Elles renvoient toutefois, malgré leurs limites, à deux idées essentielles qui sont à la base de notre analyse. Toutes deux suggèrent en effet, à la fois implicitement et explicitement, que la notion d'enfance est une construction sociale et historique, et que la culture et la représentation – y compris sous la forme des médias électroniques – sont l'un des principaux terrains sur lesquels cette construction s'est édifiée et se développe.

» La construction de l'enfance

L'idée selon laquelle l'enfance est une construction sociale est aujourd'hui monnaie courante dans les travaux historiques et sociologiques sur l'enfance ; elle est aussi de plus en plus acceptée par certains psychologues¹. Fondamentalement, il s'agit de dire que « l'enfant » n'est pas une catégorie naturelle ni universelle, déterminée par la seule biologie. Pas plus qu'il ne renvoie à une définition donnée une fois pour toutes, à laquelle on pourrait se référer sans que cela ne pose de problèmes. L'enfance, au contraire, n'a cessé de varier à la fois historiquement, culturellement et socialement. Selon les périodes de l'histoire, les cultures et les groupes sociaux, les enfants ont été considérés – et se sont eux-mêmes considérés – de multiples façons. En outre, même ces définitions ne sont pas fixées. Le sens du mot « enfance » fait l'objet de luttes et de négociations constantes, aussi bien dans le discours public (dans les médias, à l'université, en politique) que dans les relations interpersonnelles, entre pairs ou en famille.

Cela ne veut pas dire que les individus biologiques que l'on peut s'accorder collectivement à appeler « enfants » n'existent pas ou qu'il serait impossible de les décrire ; mais que ces définitions collectives sont

1. Pour des exemples de cette thèse, voir James, Jenks et Prout (1998), James et Prout (1990), Jenks (1996), Jordanova (1989), Stainton Rogers et Stainton Rogers (1992).

le résultat de processus sociaux et discursifs. Il y a ici une forme de circularité. Les enfants sont définis comme une catégorie spécifique, ayant des caractéristiques et des limites spécifiques, tant par eux-mêmes que par les autres : parents, enseignants, chercheurs, politiques, décideurs, organismes sociaux et (bien sûr) médias. Ces définitions sont codifiées sous forme de lois et de politiques publiques, et s'incarnent dans certaines formes de pratique institutionnelle et sociale, lesquelles, à leur tour, contribuent à produire les formes de comportement jugées propres à « l'enfance » – et, simultanément, à créer des formes de résistance à leur égard¹.

L'école est ainsi une institution sociale qui construit et définit effectivement ce que signifie le fait d'être un enfant, et même un enfant d'un âge particulier. La séparation des enfants par âge biologique plutôt que par « aptitude », la nature hautement codifiée des relations élève-enseignant, l'organisation du parcours scolaire et de l'emploi du temps quotidien, la pratique de la notation : tout cela, de diverses façons, contribue à renforcer et naturaliser certaines idées sur ce que sont et doivent être les enfants. La plupart de ces définitions ne sont pourtant explicites que sous la forme spécialisée de discours institutionnels et professionnels dont les enfants eux-mêmes sont largement exclus.

Certes, ces définitions et discours multiples ne sont pas nécessairement cohérents, et il n'est pas étonnant qu'ils soient contradictoires et suscitent des résistances. L'école et la famille, par exemple, semblent avoir une idée précise des responsabilités et des droits, respectivement, des adultes et des enfants. Toutefois, comme le savent parfaitement les parents et les enseignants, les enfants ne cessent de contester et de renégocier ces définitions, pas toujours directement, mais souvent par ce qui peut s'apparenter à une guérilla. Parents et enseignants exhortent ainsi les enfants à « grandir » et à se comporter de façon responsable, tout en leur refusant certains privilèges parce qu'ils ne seraient pas assez âgés pour les mériter ou les apprécier. En même temps, devenir adulte – et être perçu comme tel – implique nécessairement la disparition d'éléments du comportement considérés comme inopportunément « puérils ».

L'« enfance » est donc un terme relationnel et changeant, dont le sens est d'abord établi par opposition à un autre terme ambivalent, l'« âge adulte ». Et même quand le rôle respectif de l'enfant et de l'adulte est défini par la loi, l'incertitude et l'incohérence demeurent. Ainsi, l'âge auquel prend légalement fin l'enfance se définit d'abord (et principalement)

1. Les prémisses théoriques de cette approche sont, bien sûr, empruntées à Michel Foucault et, en particulier, Foucault (1980, 1981).

en termes d'exclusion des pratiques réputées propres à l'adulte : le travail salarié, le sexe, l'alcool, le vote. Pourtant, l'âge de la majorité varie considérablement. Au Royaume-Uni, par exemple, l'enfant peut payer des impôts dès l'âge de seize ans, mais ne peut recevoir d'aide de l'État qu'à partir de dix-sept ans et ne peut voter qu'à compter de dix-huit. Il a le droit d'avoir des relations sexuelles dès seize ans, mais ne peut voir des films sexuellement explicites avant dix-huit ans. Et l'on sait, bien entendu, que des enfants pratiquent ces activités bien avant d'en avoir légalement le droit.

» La représentation de l'enfance

La définition et la permanence de la catégorie « enfance » repose, au sens large, sur deux types de discours. Le premier comprend les discours *sur* l'enfance, produits principalement par des adultes *pour les adultes*, à la fois sous la forme du discours universitaire ou professionnel, et sous celle du roman, des émissions de télévision et de la littérature spécialisée destinée au grand public. Ainsi, le discours « scientifique » ou « factuel » sur l'enfance (en psychologie, en physiologie, en médecine) est souvent intimement lié au discours « culturel » ou « fictionnel » (en philosophie, en littérature et même en peinture). Le second comprend les discours produits par des adultes *pour les enfants* – littérature, télévision et autres médias pour enfants –, mais qui, malgré cette étiquette, sont rarement produits par les enfants eux-mêmes.

On peut dire que la période pendant laquelle est apparue notre définition moderne de l'enfance – la seconde moitié du XIX^e siècle – se caractérise par une explosion de ces deux types de discours. C'est à cette époque que les enfants, à travers, notamment, l'élévation de l'âge du consentement, l'introduction de la scolarité obligatoire et l'interdiction du travail des mineurs, ont été progressivement et systématiquement séparés du monde des adultes. Les enfants ont ainsi été peu à peu exclus des usines et des rues pour remplir les écoles, et toute une série de nouvelles institutions et organismes sociaux se sont efforcés, afin d'assurer la « prospérité de la nation¹ », d'aligner leurs prestations sur l'idéal domestique d'une classe moyenne en expansion.

Cette démarcation de l'enfance en tant qu'étape distincte de la vie – et l'exclusion des enfants de ce qu'Harry Hendrick appelle une « activité socialement significative² » – trouve un écho et une justification dans ces

1. On lira ici utilement Cunningham (1991), Davin (1996), Hendrick (1997) et Steedman (1990).

2. Hendrick (1990).

deux types de discours. L'œuvre des poètes romantiques et des romanciers victoriens, par exemple, accorde une place centrale à la pureté innée et à la bonté naturelle de l'enfant. Chez un Dickens et un Wordsworth, l'enfant incarne la critique de l'industrialisme et de l'injustice sociale. L'enfance est ainsi devenue, pour citer l'historien Hugh Cunningham, un « substitut de la religion¹ ». Cette même époque a également vu naître l'étude scientifique de l'enfance, en particulier la pédiatrie et la psychologie du développement² ; et ces travaux se sont rapidement frayé un chemin dans la littérature pratique destinée aux parents.

Cette période est aussi considérée comme l'âge d'or de la littérature pour enfants : l'œuvre d'écrivains tels que Lewis Carroll, Edward Lear et J. M. Barrie reflète la fascination et la nostalgie des contemporains pour l'enfance, toutes deux caractéristiques du temps³. C'est à cette même époque que des formes plus « vulgaires » (voire « violentes ») de littérature populaire pour enfants ont fait leur apparition, tout comme la commercialisation à grande échelle des jouets et du matériel éducatif pour la maison⁴.

Cela ne veut certes pas dire que les « enfants » ont été appelés à l'existence, ou que de tels discours et représentations n'existaient pas auparavant. On notera simplement que des évolutions plus larges du statut social de l'enfant se sont souvent accompagnées d'une prolifération de ce type de discours. Comme nous le verrons, des évolutions similaires se sont produites au XVI^e et au XVII^e siècle, et se produisent encore de nos jours.

Les publics de ces deux discours sont inévitablement voués à se chevaucher. Les enfants s'intéressent souvent au discours sur l'enfance, en particulier lorsqu'il touche aux formes les plus visiblement prohibées du comportement des adultes. Et les adultes jouent un rôle considérable dans la communication des textes aux enfants, par exemple en leur achetant et lisant des livres ou en allant avec eux au cinéma. Certains textes – les films « familiaux » de Walt Disney ou de Steven Spielberg, par exemple – sont précisément conçus pour réunir ces deux publics : ils racontent à la fois aux adultes et aux enfants des histoires séduisantes et fortes sur le sens respectif de l'enfance et de l'âge adulte. Comme dans une large partie de la littérature du XIX^e siècle, la figure de l'enfant y est à la fois un symbole d'espoir et un moyen de dénoncer l'hypocrisie et la culpabilité des adultes. Ces films définissent souvent

1. Cunningham (1991).

2. Archard (1993), p. 152.

3. Rose (1984) et pour une présentation moins élogieuse Wullschlager (1995).

4. Kline (1993), Fleming (1996).

l'enfance en anticipant sa perte à venir : tout en mobilisant, pour les adultes et les enfants, la peur de la séparation mutuelle, ils offrent un moyen imaginaire pour la surmonter¹.

Ces représentations culturelles de l'enfance sont donc contradictoires. Elles disent souvent bien plus de choses sur l'investissement imaginaire des adultes et des enfants dans l'*idée* d'enfance que sur la vie réelle de ces derniers ; et elles sont souvent pleines de nostalgie pour un défunt âge d'or de jeu et de liberté. On ne peut cependant pas rejeter ces représentations parce qu'elles seraient illusoires. Leur force repose sur le fait qu'elles contiennent aussi quelque vérité : il leur faut parler de manière intelligible aux enfants présents comme aux anciens enfants que sont les adultes, ce qui peut être à la fois plaisant et douloureux.

Comme le montre Patricia Holland, ces représentations de l'enfance font partie d'un effort permanent, de la part des adultes, pour être en mesure de contrôler l'enfance et ses implications – pas seulement vis-à-vis des enfants réels mais aussi de leurs propres enfances, qu'ils ne cessent de regretter et de réinventer. Cette imagerie, écrit-elle

fait apparaître le travail social et psychique qu'implique la négociation de la difficile distinction entre l'adulte et l'enfant, dont la finalité est de séparer l'enfance d'un âge adulte jamais totalement atteint. Nombre de tentatives sont ainsi faites pour établir des catégories duales et opposées, et les enfermer dans une dichotomie allant à l'encontre de la continuité réelle de la croissance et du développement. Il y a donc une lutte active pour maintenir l'enfance – sinon les enfants – dans une pureté immaculée².

Ainsi que le souligne Holland, ces constructions culturelles de l'enfance ont des fonctions tant pour les enfants que pour les adultes. L'*idée* d'enfance sert de refuge à des qualités que les adultes considèrent à la fois comme précieuses et problématiques – qualités dont ils ne peuvent admettre qu'elles font aussi partie d'eux-mêmes. L'enfance représente aussi ce monde rêvé dans lequel il est possible d'échapper aux pressions et aux responsabilités de la maturité³. Ces représentations, affirme encore Holland, reflètent notre « désir d'utiliser l'enfance pour consolider le statut de l'adulte, souvent au détriment des enfants eux-mêmes⁴ ».

1. Forgacs (1992).

2. Holland (1992), p. 12-13.

3. Archard (1993), p. 39.

4. Holland (1992), p. 14.